

# Le secret du capitaine : [suite]

Autor(en): **Saint-Martin, Ch.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 44

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189479>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nissent par vous prendre sur les nerfs. Elles sont en émail, en porcelaine, je ne dirai pas en cire, la cire ayant sur elles un avantage, celui de pouvoir fondre. Elles ont de ces beaux yeux bêtes qu'on a l'air d'avoir achetés chez les Turcs. On aimerait mieux leur portrait que leur personne. On pense, en les voyant, à des alexandrins sans défaut, mais sans saveur, ou au dedans des coquillages bien polis. C'est de la nacre, c'est de la soie peut-être, c'est quelque chose, mais ce n'est pas quelqu'un. On se fatigue en un mot à les voir, comme on se fatigue à regarder nager les cygnes. C'est très beau pendant cinq minutes; mais, au fond, les cinq minutes passées, on se dit qu'on aime mieux les oies! qu'on aime mieux les canards! parce que c'est pittoresque et plus vivant. »

### LE SECRET DU CAPITAINE

#### III

Le 5 septembre, à la pointe du jour, le régiment sortait de la caserne, musique en tête, et traversait les boulevards en se dirigeant vers la route de Paris. Il se rendait aux grandes manœuvres de la Flèche. Les officiers et les soldats étaient joyeux. La vie à la caserne est si triste et si monotone, que les grandes manœuvres sont comme un rayon de soleil au milieu d'un brumeux automne. Aussi le régiment allait-il d'un pas relevé qui faisait valoir sa belle tenue et son allure martiale. A cette heure matinale, il n'y avait encore personne dans les rues: quelques fenêtres s'ouvraient cependant, aux étages supérieurs, et des têtes à peine réveillées se penchaient pour voir passer le régiment, têtes de femmes en résille, têtes d'hommes en bonnet de coton. La musique leur envoyait ses plus sonores fanfares, et les soldats, toujours malins, même sous l'uniforme, leur adressaient de furtifs baisers. Les femmes rougissaient, les hommes refermaient gravement la fenêtre... Et de rire! Le rire n'est-il pas une des plus belles qualités du soldat français?

Fièrement campé sur son cheval, ne paraissant pas avoir plus de vingt-huit ou trente ans, le capitaine Darad voyait tout ce manège, mais il ne disait rien, car s'il était sévère pour les choses du service, il se montrait clément, en revanche, pour les plaisanteries innocentes. Aussi l'aimait-on beaucoup dans la compagnie, et ses ordres étaient toujours exécutés avec ponctualité. Son visage grave et même un peu austère n'effrayait personne. D'Avril aussi, qui marchait à son poste, à quelques pas du capitaine, était très aimé et très estimé, non seulement des soldats, mais aussi des officiers du régiment.

Quand on fut sorti des faubourgs, le soleil se leva, faisant étinceler les fusils et les boutons des uniformes et la marche devint charmante entre les deux haies ombreuses de la large route. Les carrioles et les charrettes des paysans qui se rendaient à la ville s'arrêtaient pour laisser passer le régiment, et les enfants, émerveillés, ouvrant de grands yeux, disaient:

— Papa! je veux être soldat!

On traversa ainsi plusieurs bourgs et villages et on fit halte, le soir, à moitié route de la Flèche. Le lendemain, la marche fut reprise. A partir de cet endroit, la grande route s'enfonçait à droite dans un pays vallonné et boisé, d'aspect pittoresque et varié.

Vers une heure de l'après-midi, le régiment arriva aux premières maisons de Bazouges et pénétra dans le petit bourg où était né le capitaine Darad. Le lieutenant observait attentivement son chef. Il vit tout à coup retenir son cheval, une seconde, en face d'une maison de mo-

deste apparence, située au milieu du village, et dont toutes les fenêtres étaient fermées. Le capitaine la contempla avidement, et quand il se retourna, sur son visage empreint d'une émotion vive, d'Avril crut voir couler une larme:

— Brave homme, va, pensa le lieutenant, je le savais bien, moi, que tu avais du cœur comme les camarades!

Quelques minutes plus tard, le régiment avait traversé le bourg et repris la route de la Flèche, dont il n'était plus séparé que par une faible distance. A deux kilomètres environ de Bazouges, sur la gauche, se présenta un charmant logis qui tenait un peu du château moderne, par les tourelles qui l'enveloppaient. Au-devant s'étendait un jardin, et sur le bord même de la route s'élevait une terrasse retenue par un mur et terminée par un pavillon. Sur cette terrasse était un groupe formé de deux gracieuses jeunes femmes, évidemment deux sœurs, l'une blonde, l'autre brune, et d'un homme encore jeune qui tenait à la main deux petits enfants. En les apercevant, le capitaine fit un mouvement de surprise, presque de colère, qui n'échappa point à d'Avril:

— Voilà qui est singulier, pensa-t-il. Serions-nous déjà sur le champ de bataille?

Au même instant, la figure de Darad se contracta tellement et devint si pâle que le lieutenant en fut inquiet. Quand la compagnie défila devant la terrasse, le capitaine ne tourna pas la tête et passa rigide comme une statue équestre.

D'Avril ne quittait pas des yeux le groupe charmant penché sur le petit mur et admirait la beauté et l'élégante tournure des deux sœurs.

Tout à coup, il vit la brune, celle qui paraissait l'aînée, pâlir en regardant le capitaine et se rejeter en arrière; puis, en même temps, l'autre exprima une profonde surprise, chercha le visage de sa sœur et du doigt lui désigna Darad.

Cette scène muette intrigua vivement le lieutenant.

— Attention! pensa-t-il, nous voici sur le terrain.

Le régiment passa et alla camper à un kilomètre de là, aux portes de la ville. Le capitaine était toujours sombre. Quand il sut qu'on devait s'arrêter deux ou trois jours en cet endroit, pour attendre d'autres régiments qui venaient de plus loin, il exprima son irritation d'une façon tellement vive que d'Avril fut de plus en plus convaincu que le cœur de son chef souffrait d'une blessure ravivée par de vivants souvenirs, et qu'il redoubla d'attention.

(A suivre.)

CH. SAINT-MARTIN.

### Mi trào què prào.

Lai a dâi dzeins, quand volliont oquiè, que lo volliont gros et prào; et tant pis po la qualità, poru que la quantità lai sâi.

Ne sè pas se ve vo rassoveni dè cè ovrai que pregnâi son medzi tsi onna dama Sijai, pè Mordze, que tegnâi onna peinchon iò tsaque ovraï avâi sa terrina dè soupa. On dzo que stu compagnon lai étâi z'u po dinâ, m'einlêvine s'eint poeiseint sa soupa n'avèintè pas avoué la potse on solâ dè petit einfant!

— Eh! qu'est-te çosse, se demande à la bordzâise, ein lai montreint cein que vegnâi dâi pètsi dein la soupa?

— Eh! à diu mè reindo! se fe clia pourra fenna, to eimbêtâie; mâ vo djuro que cé sola n'est pas coffo, kâ ne fâ rein dè pacot et lo petit bouébo n'est quasu pas saillâi sta matenâ.

— Oh! madama Sijai, repond l'autro, n'est pas